

## *Adieu ma concubine*

Johanne Larue

Numéro 166, septembre–octobre 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/59512ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Larue, J. (1993). Compte rendu de [*Adieu ma concubine*]. *Séquences*, (166), 56–53.

comprendre, se mettre en quelque sorte dans leur peau. Carrie est, quant à elle, chargée de documenter photographiquement le voyage.

Brian et Carrie sont deux jeunes Américains instruits et libéraux qui n'ont jamais eu de contact direct avec la violence. La mort brutale d'un être humain ou le viol d'une femme demeurent pour eux des concepts abstraits, des phénomènes de société bons à étudier. C'est loin d'être le cas pour un autre personnage du film, Early Grace, que le jeune couple prend comme passager avec sa naïve petite amie Adele. À l'insu de Brian et Carrie, Early va profiter du voyage pour voler et tuer de sang froid des inconnus.

Dans le titre **Kalifornia**, il y a presque le nom Kafka, mais il y a aussi le nom de l'état par excellence du rêve américain transformé en cauchemar. Le paradoxe américain est parfaitement illustré dans cette oeuvre d'une beauté visuelle à couper le souffle: une nation de plus en plus divisée entre ceux qui font la violence et ceux qui l'observent de loin, avec intérêt, à la télévision, dans les livres, les magazines ou les films. **Kalifornia** développe son drame sur la base d'une confrontation entre la théorie et

Mais que se passe-t-il lorsqu'on assiste pour de vrai à un acte de violence? Qu'arrive-t-il lorsque la théorie est confrontée à la réalité? Toute la deuxième moitié du film est une réponse dramatique à ces questions. Une des scènes les plus fortes du film est en même temps une des plus simples: dans une chambre de motel, Carrie montre son cartable à la candide Adele (extraordinaire Juliette Lewis) qui n'en revient pas du caractère osé des photographies. Pour Carrie il n'y a rien de scandaleux ou de choquant dans ses clichés qui ne sont qu'une interprétation artistique d'une certaine forme de domination sexuelle. Mais pour Carrie (et le spectateur), la réaction d'Adele prend une signification troublante lorsqu'elle avoue avoir déjà été violée par trois hommes, en plus d'être battue et fouettée régulièrement par Early. Dans ce contexte, les «représentations artistiques» de Carrie ont quelque chose d'incroyablement dérisoire.

En proposant ainsi une confrontation entre la violence et sa représentation médiatique, **Kalifornia** se penche sur la sempiternelle question de la moralité en art sans parvenir à résoudre le problème. Mais, chemin faisant, un peu comme dans **A Clockwork Orange**, le film renvoie au spectateur l'image de sa fascination pour la violence tout en soulignant, justement, le danger de confondre fascination et discernement.

Fascinant, **Kalifornia** l'est assurément. Pour une première réalisation de long métrage, Dominic Sena s'impose d'emblée comme un talent à suivre. Dans ce *road movie* troublant et envoûtant, il fait le portrait d'une Amérique hallucinante, quasiment onirique, où les lieux communs sont souvent transfigurés par une caméra féline et des éclairages de fin du monde. Une simple station d'essence en plein désert, une nuit d'orage, se transforme ainsi en théâtre surréaliste. Autre idée formidable: l'affrontement final se déroule à Dreamland, un village abandonné qui a déjà été le lieu

d'essais nucléaires, étape ultime d'un voyage organisé dans une Amérique constamment en guerre avec elle-même.

Martin Girard

**KALIFORNIA** — Réal.: Dominic Sena — Scén.: Tim Metcalfe — Phot.: Bojan Bazelli — Mont.: Martin Hunter — Mus.: Carter Bruwell — Son.: Jose Antonio Garcia — Déc.: Michael White — Cost.: Kelle Kutsugeras — Int.: Brad Pitt (Early Grace), Juliette Lewis (Adele Corners), David Duchovny (Brian Kessler), Michelle Forbes (Carrie Laughlin), Sierra Pecheur (Mrs. Musgrave), Gregory Mars Martin (Walter Livesy), David Rose (Eric) — Prod.: Steve Golin, Sigurjon Sighvatsson, Aris McGary — États-Unis — 1993 — 117 minutes — Dist.: Cineplex Odeon.

## Adieu ma concubine

Il arrive que l'attente fébrile d'un film nous le laisse présager plus grand que nature. Notre imagination le sacre chef-d'oeuvre avant même que la lumière ne traverse la pellicule. Parfois, dès les premières images, la certitude de ne pas s'être trompé s'installe avec plénitude mais souvent, on se retient, on s'économise pour la «grande scène» qui ne vient jamais, et l'on sort un peu déçu de la projection. **Adieu ma concubine** appartient malheureusement à la deuxième catégorie. Non pas qu'il s'agisse d'un film médiocre mais force est d'admettre que sa réputation, forgée à Cannes, est légèrement surfaite. Bien sûr, il s'agit d'un film de qualité. La production est impeccable, la photographie des plus chatoyantes, les costumes sont à faire rêver et l'interprétation bien sentie. Le scénario combine de façon très judicieuse l'intimité du drame sentimental et le souffle de l'épopée (le récit couvre plusieurs décennies), le pur divertissement et le contenu pédagogique (le film nous en apprend long sur l'opéra chinois). **Adieu ma concubine** a tout pour plaire... et pourtant, il peut aussi nous laisser sur notre faim. À commencer par la dynamique qui oppose et lie les personnages.

Juliette Lewis et Michelle Forbes



l'application. Brian et Carrie tentent de recréer des actes de violence par procédés purement intellectuels, mais ils demeurent longtemps aveugles à la violence véritable qui se passe sous leur nez. Le spectateur est pris à témoin, et pour cause: **Kalifornia** est un miroir qui renvoie au public l'image de sa propre mithridatisation à la violence médiatisée.

Toute la première partie du film, qui illustre l'enfance de Cheng Dieyi et Duan Xiaolou à l'école de théâtre, fait état des liens qui se tissent entre les deux garçons maltraités par leurs tuteurs. Il est particulièrement émouvant de voir se développer l'admiration et l'amour de Cheng pour Duan au sein d'un climat de violence et de privations physiques et affectives. Tout nous porte à croire que nous assistons à l'ébauche d'une grande passion homosexuelle; surtout que les deux enfants se destinent à jouer, sur scène, le roi (Duan) et sa concubine (Cheng dans un rôle de travesti). Puis le deuxième acte débute, et l'on se rend compte que cet amour n'est pas réciproque. Qu'à cela ne tienne, on croit alors que le reste du film portera sur le trouble, la confusion, le rejet ou l'éveil des sentiments de Duan pour Cheng. Nenni. Chen Kaige, le réalisateur, évacue complètement cette problématique en gardant Duan dans l'ignorance complète des sentiments de son partenaire. Un véritable nonsens, vu l'abondance de regards non équivoques que lui lance Cheng et la violence de ses scènes de jalousie. En fait, outre le principal intéressé, tous les personnages savent que Cheng se consume d'amour pour lui. On finit par croire que l'épiphanie de Duan, son moment de révélation, ne se fera qu'en finale. Mais, lorsque la finale se présente et s'accomplit, Duan n'a toujours rien compris. Son meilleur ami se suicide devant ses yeux, mais il n'en devine pas la cause. La tragédie ce n'est pas que Cheng ait gaspillé sa vie à s'éprendre d'un hétérosexuel, mais que le réalisateur nous refuse toute confrontation entre les deux personnages.

En lieu de ce duel amoureux, Chen Kaige préfère utiliser comme antagoniste le personnage de Juxian, la maîtresse puis l'épouse de Duan. Outre ses traits de caractère un peu caricaturaux, qui frôlent d'ailleurs la misogynie, le personnage ne possède pas de vie propre. Juxian n'existe que pour créer un triangle amoureux et

retarder à l'infini la confrontation entre Cheng et Duan. S'il faut en juger par l'intensité et l'émotion qui se dégagent des scènes très tendues qu'elle partage avec Cheng, un franc



Leslie Cheung et Gong Li

duel entre les deux hommes aurait donné lieu à du grand cinéma. Mais ce sont les deux entités féminines de son film que le réalisateur choisit de faire s'affronter. Ici, malheureusement, le film ne vaut guère mieux que le plus cliché des mélodrames hollywoodiens.

Fort de sa Palme d'or, **Adieu ma concubine** devait aussi recevoir des compliments dithyrambiques de la critique encensant la mise en scène de Chen Kaige. Si l'on peut dire de cette dernière qu'elle est assurée et qu'elle sait tirer profit d'une direction artistique digne des budgets les plus fous, on ne peut pas affirmer que chacun des plans de cet opus de 170 minutes regorge d'idées. Plus souvent qu'autrement, la mise en images s'avère plutôt conventionnelle, pour ne pas dire convenue. L'ensemble flirte d'ailleurs parfois avec le style pompier des films à grands déploiements ou celui très léché des mini-séries financées à coup de millions. **Adieu ma concubine** compte pourtant une séquence dont la beauté et la puissance nous laissent pantois. Il s'agit de la scène du procès et de l'humiliation publique de Cheng,

Duan et Juxian. Acculés derrière un mur de feu allumé par les jeunes Maoïstes, les trois personnages risquent le lynchage s'ils ne se renient pas mutuellement. La scène est tournée avec une longue focale qui aplatit la perspective, instaurant une atmosphère étouffante et donnant l'impression que les flammes lèchent déjà les prisonniers agenouillés. Fouettés par l'orangé des flammes et le rouge des bannières, les trois héros crient de douleur comme s'ils affrontaient déjà les feux de l'enfer. Ce passage s'avère d'autant plus poignant et cauchemardesque que c'est le moment que choisit le cinéaste pour nous révéler la lâcheté de Duan: il renie ses deux amis provoquant le suicide de Juxian et la mort affective de Cheng. Comment ne pas se surprendre à imaginer ce qu'aurait pu être **Adieu ma concubine** si Kaige l'avait tourné en entier avec la même invention? Cela n'aurait pas été impossible. Peu probable mais non impossible. C'est ce qui distingue les très grands films de ceux qui nous éblouissent le temps d'une projection.

Johanne Larue

**ADIEU, MA CONCUBINE** — Réal.: Chen Kaige — Scén.: Lilian Lee, Lu Wei, d'après le roman de Lee — Phot.: Gu Changwei — Mont.: Pei Xiaonan — Mus.: Zhao Jiping — Son: Tao Jing, Hu He — Déc.: Chen Huaikai — Cost.: Chen Chaugmin — Int.: Leslie Cheung (Cheng Dieyi «Douzi»), Zhang Fengyi (Duan Xiaolou «Shitou»), Gong Li (Juxian) — Prod.: Hsu Feng — Hong-Kong/Chine — 1993 — 170 minutes — Dist.: C/FP.

## Bad Lieutenant

Je ne savais rien d'Abel Ferrara. Une affiche de cinéma, on ne peut plus intrigante, montrait Harvey Keitel nu accompagné de ce slogan choc: «Une oeuvre qui refuse tout compromis.» Il n'en fallait pas plus pour susciter ma curiosité... Et je dois avouer que ce fut tout un baptême! **Bad Lieutenant** est l'un de ces films qui vous promènent constamment du doute à l'approbation. J'ai essayé de comprendre ce qui m'avait plu dans